

De passage

L'âge de braise de Jacques Leduc

Gérard Grugeau

Cinéma et engagement

Numéro 92, été 1998

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/24009ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)

1923-5097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Grugeau, G. (1998). Compte rendu de [De passage / *L'âge de braise* de Jacques Leduc]. *24 images*, (92), 44–45.

L'âge de braise de Jacques Leduc

DE PASSAGE

PAR GÉRARD GRUGEAU

On aimerait aimer inconditionnellement le dernier film de Jacques Leduc. Peut-être parce qu'à bien des égards, *L'âge de braise* nous rappelle *Trois pommes à côté du sommeil* par ses questionnements existentiels et ses partis pris narratifs. Un même amour des formes et des bruissements du monde s'y déploie dans une liberté souveraine. L'infiniment petit rejoint l'infiniment grand, le concret de la matière croise le spirituel, le passé se superpose au présent et l'individuel côtoie le collectif au fil d'un récit travaillé par une même anarchie apparemment brouillonne. Cette anarchie agissante, c'est celle du flux de la mémoire qui s'éparpille dans sa discontinuité féconde et convoque à l'écran les multiples strates d'un réel revisité par quelque personnage décalé. Mais même si les deux films se préservent de toute linéarité pour procéder par ruptures et par associations, on déplore que *L'âge de braise* donne parfois l'impression d'un excès de conceptualisation qui n'arrive pas à s'incarner dans les personnages et l'imaginaire. Le mouvement profond qui devrait conduire le film s'enlise alors, comme si les glissements de sens grippaient aux articulations. Paradoxalement, les intentions de Jacques Leduc et de son scénariste Jacques Marcotte semblent prisonnières d'une structure narrative à la fois lourde et laborieuse, tout en étant en même temps insuffisamment nourrie. Assez curieusement, *L'âge de braise* est cependant un film qui demande à être apprivoisé et qui, en fonction de notre disponibilité, peut être reçu dans un rapport

Mère et fille: la quête du grand amour qui «brasse en dedans». Annie Girardot et Sheila-Rose.



d'intimité accru lors d'un second visionnement. Comme si l'émotion pouvait alors circuler plus librement, une fois défriché et intégré le lent cheminement de Caroline vers l'autre rive.

Caroline (Annie Girardot) est une femme énergique parvenue au crépuscule de sa vie. Elle décide soudainement de «laisser aller» et de marcher vers la mort avec une sorte d'assurance tranquille, tout en se délestant progressivement des objets et des êtres qui l'ont accompagnée sur les chemins tumultueux de l'existence. Peut-être parce qu'elle a moins d'amour à donner et que, dans les circonstances, «la lucidité est la blessure la plus proche de la lumière», selon la belle formule de René Char. Comme la Madeleine (Paule Baillargeon) de *Trois pommes...*, Caroline a été une femme de tête et de cœur, qui a lutté pour un idéal (l'humain) et arpente «les pâturages de l'amour» chers à Gaston Miron. Une liaison raisonnable avec un Anglais et une passion torride avec un révolutionnaire congolais assassiné lui ont donné deux filles aussi différentes que le jour et la nuit. À l'heure où le gouvernement s'apprête à honorer «cette grande Canadienne», au même titre que son amie et rivale Maureen (France Castel), les souvenirs se bousculent et les espaces, le temps se télescopent. Bilan d'une vie bien remplie en forme d'«exercice de purification», apprivoisement de l'inéluctable avant que l'âme ne s'envole peut-être jusqu'au pays des esprits bantous: voilà donc les sentiers cahoteux qu'emprunte le dernier opus de Jacques Leduc. Un opus fragmenté comme le magma bouillonnant de la mémoire et qui, même s'il ne convainc pas totalement (une première séquence avec le personnage d'Herma où la caméra ne trouve pas ses marques, un usage maladroit de la vidéo), a toutefois le mérite d'arpenter avec intelligence et maturité des territoires fictionnels peu fréquentés par notre cinéma.

Les films importants parlent toujours de la mort. Caroline est «entre deux miroirs» comme la jeune fille malade de *On est loin du soleil* et c'est par glissements successifs que Leduc agence le chaos intime de cette femme au destin en voie d'effacement. Dans toute bonne fiction, un personnage s'inscrit dans un paysage. Celui de Caroline est pluriel (Londres, l'ex-Congo belge, Montréal), mais à «l'âge de braise» où s'impose l'urgent désir de faire la paix avec soi-même et son entourage, les paysages intimes prennent



Caroline (Annie Girardot) au crépuscule de sa vie. Les films importants parlent toujours de la mort.

volontiers du relief. Jadis amoureuse de Mangala (une relation trop peu exploitée et à la limite du cliché romantique), Caroline a fait sien le continent africain. Elle en a intégré les codes, les rites et les coutumes. Cette culture d'un ailleurs riche en souvenirs passionnels qui se perpétue dans le présent par le biais de sa fille Myriam et de ses amies, colore tout son quotidien. En fait, *L'âge de braise*, ce pourrait être l'Afrique au bord du Saint-Laurent. Grâce à la chaude photographie de Pierre Letarte, les ciels montréalais prennent la couleur ambrée des ciels de brousse. Consciente de n'être que de passage dans le mouvement du monde, Caroline invoque les éléments et se livre progressivement à une série de rites initiatiques (en communiant notamment avec la terre), qui la rapprochent sereinement de l'ultime départ. Plus le film avance, plus il dérive dans une sorte de réalisme magique (parfois plaqué) pour atteindre finalement la pure abstraction et le dépouillement total. La mort dévoile alors à Caroline ses champs de lumière avant que son corps matériel ne se désagrège dans une pluie d'étoiles. Organique, l'orchestration sonore mise en place par Claude Beaugrand renforce le télescopage des espaces et du temps entre l'ici et l'ailleurs. Par la densité de ses textures, la bande-son happe le récit pour le tirer vers l'imaginaire et faire naître d'autres lieux fictionnels qui décuplent alors le sens de l'image et la charge d'affects. Ainsi prend corps le parcours de Caroline dans le présent de notre paysage.

Le présent de *L'âge de braise* se pare ici des oripeaux de la métaphore. On se souvient que «Lui» (Normand Chouinard) dans *Trois pommes...* personnifiait à sa manière la fin du pays rêvé (l'avenir comme en suspens, confiné à un coffre de voiture) et le cul-de-sac politique du Québec de la fin des années 80. Pour sa part, Caroline consacre par la filiation une véritable mutation dans le paysage, en ce sens qu'elle semble induire par «l'exemplarité» de sa vie même l'avènement irréversible d'une société métissée et pluraliste. Désormais, les deux filles de Caroline et le couple formé par Roger et Nathalie sont garants de l'avenir de cette nouvelle configuration. Et si comme le souligne Rafael Azcona, le scénariste de Marco Ferreri, le cinéma consiste «à mettre de l'ordre dans le chaos de la vie», on peut aisément penser que, à travers le personnage de Caroline faisant le ménage dans son passé de militante, Leduc enterre lui aussi à sa façon les rêves et les utopies de toute sa génération. À travers l'actrice Annie Girardot (qui brûle d'ailleurs une ancienne photo d'elle dans *Les feux de la Chandeleur*), peut-être fait-il aussi ses adieux à l'époque florissante d'un certain cinéma populaire, dont la comédienne de *Vivre pour vivre* fut l'une des figures les plus émouvantes. Comment interpréter autrement le dernier plan oppressant des panneaux noirs se refermant sur l'écran blanc? Fin d'un cycle pour Jacques Leduc, mort du cinéma de fiction, désenchantement ou démission d'un homme en crise? La question mérite d'être posée, même si *L'âge*

de braise n'a rien de nostalgique, ni de nécrophile dans sa mélancolie diffuse. En rendant littéralement Annie Girardot au cinéma, Leduc choisit la vie dans ce qu'elle a de plus ardent et d'instinctif (formidable rencontre de deux tempéraments, avec France Castel, au risque de quelques dérapages malheureux dans le surjeu) pour regarder la mort en face tout en la démythifiant. Irradiant l'écran de sa présence à la fois grave et fantasque, Annie Girardot est Caroline... *exactly*. Dououreusement lumineuse, un pied encore dans l'enfance comme pour défier l'usure du temps et des sentiments, elle habite *L'âge de braise* de son propre désordre intime avec toute l'intensité d'une flamme trop longtemps étouffée, qui ne demandait qu'à se consumer à nouveau sous nos yeux. En la regardant agir avec tendresse, Jacques Leduc filme les traces et les incandescences d'un rêve de cinéma dont la musique secrète n'obéirait qu'aux exigences du cœur. C'est souvent beau et jamais banal. ■

L'ÂGE DE BRAISE

Québec 1998. Ré.: Jacques Leduc. Scé.: Jacques Marcotte et Leduc. Ph.: Pierre Letarte. Son: Claude Beaugrand. Mont.: Élisabeth Guido. Mus.: Jean Derome. Int.: Annie Girardot, France Castel, Michel Ghorayeb, Sheila-Rose, Domini Blythe, Widemir Normil, Mireille Métellus, Pascale Bussièrès, Marcel Sabourin, Denise Bombardier. 90 minutes. Couleur. Dist.: France Film.